

— **H**ors de question que tu vendes le William Dobson, Rupert !

La comtesse douairière, Lady Edith Honeychurch, était furieuse. Même M. Chips, son Jack Russell au pelage roux et blanc, paraissait hérissé d'indignation.

Le fils d'Edith affichait un air peiné.

— Sommes-nous obligés de revenir sur le sujet, mère ?

Pour mieux souligner sa réplique, Edith abattit sa cravache sur le côté de sa botte de cuir.

— Tant que je serai en vie, c'est toujours ma maison !

— Mère, siffla Rupert en désignant la porte où ma mère et moi nous tenions. Pas devant...

— Les domestiques ? intervint ma mère avec entrain. Ne vous gênez pas pour nous. Nous n'arrêtons pas de nous disputer, n'est-ce pas, Kat ?

J'y allai d'un petit sourire poli, mais Rupert parut encore plus mal à l'aise.

— Pourquoi ne repasserions-nous pas plus tard ? suggérai-je en attrapant ma mère par le bras.

Elle ne bougea pourtant pas d'un pouce, se contentant de resserrer son manteau de vison acheté d'occasion. Il faisait un froid de canard.

— Qui est William Dobson ? s'enquit-elle. On peut l'embaucher ? Il aiderait Kat à accrocher son placard de salle de bains.

— Je pense qu'Edith fait référence à William Dobson, l'artiste du XVII^e siècle...

— Il a peint celui de nos ancêtres qui a sauvé le manoir de la destruction pendant la Première Révolution anglaise, me coupa Edith avec colère. Et à présent, Rupert veut s'en séparer. D'après ce que j'ai entendu dire, il vous a chargée, vous, Katherine, de vous arranger pour qu'il soit vendu aux enchères !

— Non, mentit Rupert. Je voulais juste montrer le plafond endommagé à Katherine et à Iris.

— Foutaises ! Tu t'es imaginé que tu pourrais te faufiler dans la cour Tudor sans que je sois au courant. Mais tu sembles oublier qu'on ne peut pas tromper la vigilance de Cropper.

Cropper était, bien sûr, le vieux majordome. Même s'il n'ouvrait que rarement la bouche, il paraissait doté du don étrange de se trouver partout en même temps.

À dire vrai, j'avais trouvé moi aussi curieux que Rupert ait tenu à nous rencontrer à l'extrémité d'une longue pergola de huit cents mètres, au fin fond sud-ouest du manoir. Comme elle était recouverte d'une ancienne glycine aux branches aussi épaisses que mes bras, je n'avais jamais remarqué la vieille porte en bois qui menait à un étroit passage. Tout au bout, une jolie arche ouvrait sur une petite cour pavée. Des fenêtres à meneaux en perçaient trois côtés tandis que le dernier voyait s'ouvrir deux portes. Edith nous y attendait.

Elle haussa un sourcil perplexe à mon intention.

— Pourquoi transportez-vous ces couvertures matelassées, Katherine ? Et qu'y a-t-il dans ce sac de toile ?

J'avais apporté les premières pour envelopper la peinture, et le second était rempli de mes outils.

Ma mère et moi reportâmes nos regards sur Rupert, pour qu'il réponde.

— Vous a-t-il demandé d'évaluer le Dobson, Katherine ? insista Edith d'une voix autoritaire.

Naturellement ! Rupert avait appelé, ce matin-là, pour annoncer que quelque chose de « catastrophique » s'était produit dans l'aile Tudor et qu'ils avaient besoin de vendre une toile.

Je ne demandais pas mieux que de rendre service. J'essayais toujours de lancer mon commerce d'antiquités. Même si j'avais transféré tout mon stock dans les deux guérites qui flanquaient l'entrée principale, *Les Collections de Kat, vente et estimation* tardait à prendre son essor.

— Vous avez raison, admit Rupert d'un air de défi. C'est ce que j'ai fait. Katherine m'a appris que le dernier Dobson s'est vendu aux environs de trois cent cinquante mille livres. *Luxton's* de Newton Abbot organise bientôt une vente de peintures britanniques et de toiles de vieux maîtres...

— Je le savais ! s'écria Edith.

— Mère ! répliqua Rupert dont les doigts fourrageaient dans sa chevelure clairsemée. (*Son exaspération était manifeste.*) Nous devons entreprendre quelque chose et, si vous trouvez un moyen de rassembler des milliers et des milliers de livres au pied levé, je suis tout ouïe.

— Je suis certaine que la situation n'est pas aussi désespérée que vous le dites, intervint ma mère.

— Le plafond en stuc date de l'époque élisabéthaine, il est d'une très grande rareté, dit Edith. Il n'y en a qu'un autre de semblable dans le Devon, à Holcombe Rogus.

— J'imagine que vous allez postuler pour une subvention ? demandai-je à Rupert. L'Association des demeures historiques propose toutes sortes de programmes d'entretien et de restauration. Je connais quelqu'un là-bas.

— Alfred est très doué pour ce qui est de la décoration, lâcha soudain ma mère.

C'était vrai. Le frère adoptif de ma mère l'avait aidée à repeindre le Logis du palefrenier.

— Réparer un plafond en stuc requiert des matériaux

très spécifiques que seuls des artisans expérimentés savent manipuler, lui glissai-je doucement.

— Ça n'aurait pas de quoi déconcerter mon Alfred. Il a un réel talent pour donner à une copie des allures d'original.

Et là encore, elle avait raison, bien entendu. Ce soi-disant talent d'Alfred l'avait d'ailleurs envoyé en prison plus souvent qu'à son tour.

Edith sourit.

— C'est très aimable de votre part, Iris. Mais je suis sûre qu'Alfred a déjà bien assez à faire à surveiller les chevaux.

— Peut-être y a-t-il au manoir quelque autre objet de valeur qui puisse être vendu ? proposai-je, impatiente de changer de sujet.

— Je ne sais pas si vous vous rappelez, madame la comtesse, reprit ma mère, mais s'il y a bien une personne qui sait ce qui se vend bien, c'est ma Katherine. Elle était la présentatrice télé de *Fakes & Treasures*.

— Je peux vous assurer qu'il n'y a rien de *fake* dans ce manoir, pas la moindre contrefaçon, répliqua Edith sur un ton glacial.

— Vous pourriez peut-être vendre votre collection de tabatières ? suggéra Rupert avec une pointe de malice.

Pour être honnête, l'idée m'avait traversé l'esprit, à moi aussi. Edith possédait plus de tabatières que je pouvais en compter et nombre d'entre elles étaient extrêmement précieuses.

— Jamais ! s'exclama la comtesse. C'est moi qui déciderai ce qui doit être vendu. Et faut-il que je te le rappelle, Rupert, ce n'est pas toi qui prends les décisions, ici.

— Je sais ! rétorqua l'intéressé.

Ma mère se mit à fredonner pour elle-même. C'était une habitude qu'elle avait prise quand elle était gênée. Je lui donnai un petit coup de coude pour qu'elle s'arrête.

— Vraiment, nous pouvons revenir un autre jour, répétais-je.

— Les réparations doivent être entreprises au plus vite, répliqua Rupert. Katherine affirme que cette salle des ventes est l'une des meilleures du pays. Mais naturellement, faites ce que vous pensez être le mieux, mère.

— Très bien, conclut Edith en se tournant vers moi. Rupert, emmène Katherine au petit salon du roi. Montre-lui les dessins que Hollar a réalisés du manoir de Honeychurch. Ils pourraient faire... Oh ! s'exclama-t-elle soudain en tournant le regard vers ma mère. Qu'est-ce que vous portez donc, Iris ?

Ma mère s'empourpra.

— Un manteau de vison, madame.

— Je le vois bien.

Depuis que ma mère en avait fait l'acquisition à la vente aux enchères de Chillingford Court, elle le portait partout, sans se soucier de savoir si c'était approprié, si nous étions chez nous ou en sortie. À l'évidence, elle avait toujours rêvé d'en posséder un et elle détestait ne pas l'avoir sous les yeux. Pour la taquiner, j'avais baptisé ce manteau « Véritablement Delizioso », en l'honneur du pékinois fictionnel de ma mère, étalé en première page de son site web. J'avais toujours du mal à croire qu'Iris soit Krystalle Storm, l'auteure de romances internationalement connue qui vendait des livres à la pelle.

Edith s'approcha. Je humai le parfum de cheval et d'eau de lavande qui l'enveloppait toujours, à la façon d'une aura.

— Tournez-vous, ordonna-t-elle.

Après quelques secondes d'hésitation, ma mère s'exécuta. Même si je détestais les manteaux de fourrure quels qu'ils soient, j'étais bien forcée d'admettre que celui-ci était splendide, en dépit de l'envahissante odeur de naphthaline qu'il dégageait.

— C'est bien ce que je pensais, marmonna Edith. Ce manteau appartenait à mon amie Alice.

Le visage de maman s'illumina.

— Oui ! C'est ça. À la princesse Alice, comtesse d'Athlone. Comment l'avez-vous deviné ?

— J'ai reconnu la tache de peinture rouge sur l'arrière du col.

— Oh, fit ma mère, apparemment contrariée. Je pensais que personne ne la verrait.

Il va sans dire que j'avais attiré son attention sur la tache en question avant que le manteau ne passe sous le marteau du commissaire-priseur, mais ma mère avait déjà pris sa décision. Elle devait l'avoir en sa possession.

— Un coup des activistes, il n'y a aucun doute là-dessus, répliqua Edith. La fourrure de lapin est bien moins dange-reuse. C'est vraiment extraordinaire de vouloir porter les vieux vêtements de quelqu'un.

— Elle ne se voit pas tant que ça, ta tache, chuchotai-je à ma mère qui paraissait complètement démoralisée.

— À propos de peinture, Katherine, comment vous en sortez-vous au cottage de Jane ? Vous devriez avoir déménagé à l'heure qu'il est, ce me semble.

— Les peintures sont terminées, la plupart des rideaux et des stores sont posés, répondis-je. J'ai juste besoin d'accrocher quelques miroirs et de nouvelles étagères dans le garde-manger...

— Elle a affiché une annonce au bureau de poste pour trouver quelqu'un qui vienne lui faire un peu de bricolage, renchérit ma mère.

— Le poêle à bois arrive la semaine prochaine.

— Le chauffage central ? Pour quoi faire ? s'étonna Edith. Enfin, je suis certaine que tout cela est très intéressant. Rupert, montre à Katherine les dessins de Hollar, mais je le répète : ne fais rien sans m'en aviser avant.

Sur un claquement de doigts, elle appela M. Chips au pied et la paire s'éloigna.

Rupert resta planté là quelques minutes. Le quinzième comte de Grenville paraissait bien plus vieux que ses

cinquante-deux ans. Des cernes noirs soulignaient ses yeux rouges et il n'y avait rien, jusqu'à sa moustache militaire, qui n'ait perdu sa netteté. Rupert ne portait même pas son habituelle cravate, ayant opté pour un jean négligé qui détonnait avec son style et un sweat mangé par les mites. Pour la première fois, je me rendis compte de la pression qu'il subissait pour maintenir le manoir à flot. Edith pouvait bien faire la loi, c'était à lui qu'il incombait de gérer le domaine au quotidien et de régler toutes les factures.

Un souffle d'air froid et le claquement d'une porte extérieure firent revenir Rupert à lui. Ma mère ramena son manteau contre elle en frissonnant.

— On se croirait dans l'Arctique, ici, constata-t-elle. Je suis ravie de porter mon vison.

— Comme vous avez pu le vérifier par vous-mêmes, ma mère ne croit pas au chauffage central. Dans le cas contraire, les tuyaux n'auraient peut-être pas explosé ni crevé le plafond, et nous n'aurions pas ce problème. Après vous, je vous en prie, acheva Rupert en nous cédant le passage. Marchez jusqu'à la porte, tout au bout.

— Je me rappelle quand la demeure entière était accessible, lâcha ma mère. Combien de pièces contient-elle, monsieur le comte ? Cent ? Deux cents, peut-être ?

— Je n'ai jamais compté, admit Rupert.

— Comment vous êtes-vous rendu compte que les tuyaux avaient explosé ? s'enquit ma mère. Heureusement que la chambre de Harry jouxte la bâtisse d'origine.

Rupert nous décocha son premier sourire.

— Il était persuadé que les Allemands avaient lâché une bombe.

Connaissant l'obsession de Harry pour le chef d'escadrille James Bigglesworth, le célèbre pilote de la Première Guerre mondiale, je ne doutais pas qu'il ait en effet pu sortir ce genre de chose.

— Et je parie qu’il vous a précisé de quel type de bombe il s’agissait.

— Oui, confirma Rupert avec un sourire. Harry a affirmé qu’il s’agissait d’un *Minenwerfer*.

— Un quoi ? fit ma mère en fronçant les sourcils.

— Un mortier très puissant utilisé dans les tranchées, qui ne fait apparemment aucun bruit en arrivant par les airs.

— Autrement dit, si Harry avait été envoyé au pensionnat, souligna ma mère, vous ne l’auriez jamais su.

Rupert se renfrogna.

— Je préférerais encore des tuyaux éclatés.

— Merci, maman, marmonnai-je.

Tout le monde savait qu’aucun des Honeychurch n’avait vu d’un bon œil que Harry rompe avec la tradition familiale et aille à l’école des environs – ce qui avait été mon idée.

Rupert ouvrit la porte et nous fit entrer dans un passage dérobé. Nous franchîmes le premier des deux porches voûtés pour pénétrer dans la Grande Salle.

— Oh ! s’écria ma mère. Je sais exactement où nous nous trouvons. Dieu du ciel ! Cela fait des années que je n’ai pas remis les pieds ici !

— Mon père a condamné cette partie du manoir avant ma naissance, expliqua Rupert.

— Oui, je m'en souviens bien, confirma ma mère. Mes frères et moi aimions beaucoup l'explorer.

Je me promis de l'interroger plus tard sur ces soi-disant explorations. Ma mère était encline à modifier sa version des événements selon l'occasion. Elle m'avait souvent raconté que « les gens de son espèce » n'étaient pas autorisés à pénétrer dans le bâtiment principal et qu'elle n'avait jamais pu s'aventurer que jusqu'aux cuisines et aux quartiers des domestiques.

À l'instar de nombreuses demeures médiévales, le manoir avait évolué à mesure que les années passaient et que les modes architecturales changeaient. Je me rappelais Charles Ryder, dans *Retour à Brideshead*, le roman d'Evelyn Waugh, qui résumait parfaitement mes sentiments lorsqu'il disait « aimer les bâtisses qui croissaient en silence au fil des siècles et conservaient le meilleur de chaque génération. »

C'était exactement ce qui rendait la destruction de ces magnifiques demeures aussi tragique. Chaque perte était une perte pour l'histoire. Je ne cessais de me demander si Harry, en tant que futur héritier, se battrait assez vigoureusement pour préserver le manoir.

La Grande Salle n'était pas immense par rapport aux standards des autres grandes demeures d'Angleterre. La longue pièce rectangulaire était typique de son temps, avec

un splendide plafond à double blochet. L'un des murs était occupé par un vitrail montant du sol au plafond, qui représentait des chevaliers au combat. Une énorme cheminée perçait le mur opposé, dont le manteau élaboré était orné du blason des Grenville et de la devise de la famille : *Ad perseverate est ad triumphum*. « Persévérer, c'est triompher. »

Une tribune de musiciens courait au-dessus du passage dérobé, derrière nous. À l'autre extrémité de la salle se dressait une longue table de réfectoire en chêne, sur une estrade qui s'étendait sur toute la largeur de la pièce. Derrière, on entrevoyait deux beaux fauteuils lambrissés, à oreillettes et dossier, dont le sommet était sculpté de volutes.

Une impressionnante collection d'armes datant de la Première Révolution anglaise décorait les murs de pierre qui flanquaient la cheminée. J'y remarquai une grande variété d'armes d'hast et de hallebardes : des mousquets, de méchants stylets, des rapières et des épées à double tranchant.

— Oui, fit ma mère en opinant de nouveau du chef. Je me rappelle tout ça.

— Waouh ! m'exclamai-je. Quelle collection ! N'avez-vous jamais envisagé...

— Ces armes ne sont pas à vendre, me coupa Rupert, à croire qu'il avait lu dans mes pensées. Comme vous le savez, la plupart des armures ont été déplacées dans l'aile moderne. Enfin, si l'on peut appeler « moderne » notre façade du XIX^e siècle.

— Avez-vous jamais songé à ouvrir le manoir au public ? suggérai-je. Ça n'a pas à se passer comme avec le *National Trust* ou le *British Heritage*, mais l'Association des demeures historiques organise des journées portes ouvertes dans les demeures privées.

— Vous imaginez ma mère jouer l'hôtesse affable ? demanda Rupert.

— Pas vraiment, dus-je admettre.

— Chaque été, on faisait une petite fête, la nuit du solstice d'été, pour l'anniversaire de madame la comtesse, déclara ma mère qui remontait manifestement le fil de sa mémoire. Son frère – autrement dit votre oncle, monsieur le comte, le treizième comte de Grenville – accueillait un bal costumé. Quels beaux costumes il y avait là ! Et quelles parties on faisait ! Des gens couraient à travers tout le manoir en jouant aux mimes et aux sardines écrasées.

— Ça alors, qu'est-ce que c'est que ces « sardines écrasées » ? voulut savoir Rupert.

— Une forme de jeu de cache-cache, répondit ma mère. Seulement dans l'autre sens. Une personne se cache et les autres doivent la découvrir et se cacher avec elle. La dernière personne à les débusquer écope d'un gage.

— Oh, vous voulez dire : « Mouche », répliqua Rupert. C'est ainsi que nous l'appelons, nous autres.

Je détestais quand Rupert jouait la carte de son appartenance à une caste supérieure. On aurait dit qu'il cherchait délibérément à remettre ma mère à sa place.

— Il n'y a pas une histoire de fantôme intitulée *Mouche* ? demandai-je.

— Vous la connaissez ? fit Rupert, apparemment surpris. C'est une nouvelle d'A. M. Burrage. Ma nourrice me la lisait le soir et je manquais chaque fois de mourir de peur.

— Les cachettes étaient incroyablement exigües et, comme vous l'imaginez bien, poursuivait ma mère, on s'y livrait à des tas de galipettes. (*Elle se tourna vers la tribune des musiciens.*) Et un petit orchestre jouait là-haut.

— Pour quelqu'un qui n'était pas invité au bal, tu sembles en connaître un rayon, lui fis-je remarquer.

— Alfred, Billy et moi avons l'habitude de nous faufiler par là. Il y avait des œilletons par lesquels nous pouvions tout espionner. (*Elle s'esclaffa.*) Oh, je vous demande pardon, monsieur le comte.

— J'en suis bien persuadé, répliqua sèchement Rupert.

— Imaginez ce que ces murs ont dû voir ! reprit ma mère. Comme c'est excitant de savoir que vos ancêtres ont vécu ici, monsieur le comte. D'être en mesure de remonter votre lignée jusqu'à Henri V, quand il a anobli le premier comte de Grenville... C'est tout simplement merveilleux.

— Dieu du ciel, vous avez étudié toute l'histoire de notre famille ! s'exclama Rupert.

— Je suis en train de devenir une experte dans le domaine. Rupert lui renvoya un sourire poli.

— Je n'arrive pas à me figurer pourquoi.

Je suppose qu'il s'agissait pour lui d'une donnée normale, mais ma mère s'était vraiment plongée dans l'étude des arbres généalogiques des personnes qui résidaient à l'étage comme au rez-de-chaussée. J'éprouvai un pincement de quelque chose qui s'apparentait à un sentiment d'infériorité. Peut-être était-ce la raison pour laquelle l'aristocratie anglaise éprouvait une telle légitimité mêlée d'assurance. Ils connaissaient leurs racines. Les portraits de leurs ancêtres s'alignaient sur les murs d'innombrables domaines campagnards. Mais pour moi, enfant unique qui n'avait jamais connu les parents de mon père, ils étaient en fait une espèce de mystère. Les antécédents de ma mère étaient quant à eux complètement opaques. Elle prétendait avoir été adoptée par un manège itinérant et passé sa jeunesse sur les routes. Peut-être considérais-je les « aristos » – pour reprendre l'appellation favorite de ma mère – comme différents de nous, après tout.

Ces réflexions firent aussi remonter les émotions que m'inspirait la nouvelle vie dans laquelle je m'embarquais. Même si j'avais détesté la réputation que mon statut de célébrité m'avait conférée, il m'avait donné une sorte d'identité. Et être la petite amie de David Wynne, un expert en œuvres d'art de stature internationale, n'avait fait que la renforcer. Maintenant que je repartais de zéro, je me sentais un peu perdue et manquais de confiance en moi.

— Qu'est-ce qui nous vaut cette triste mine ? s'enquit ma mère, me tirant de mes réflexions.

— J'étais en train de penser à la peinture de Dobson, mentis-je. N'était-il pas le peintre en chef auprès du roi Charles I^{er} après la mort de Van Dyck ?

— C'est une véritable encyclopédie sur pattes, ma Katherine, fanfaronna ma mère.

— Je n'en doute pas, fit Rupert en nous ramenant dans le passage dérobé, puis vers la porte en chêne qui en délimitait une extrémité. Le petit salon du roi se trouve par ici.

— Oh ! Il faut que je le note ! s'exclama ma mère en tirant un bloc de Post-it et un crayon de la poche de son vison. Le roi Charles a donc bel et bien séjourné ici ? Comme c'est excitant !

— L'un de mes ancêtres a été engagé sous le grand sceau d'Angleterre afin de battre monnaie pour le roi Charles. Les Royalistes avaient besoin d'argent afin de lever des troupes en faveur du roi.

— Ils fabriquaient leur monnaie ici ? s'enquit ma mère.

Rupert hocha la tête.

— Oui. L'hôtel des monnaies Honeychurch.

— C'est dingue d'être en mesure de battre sa propre monnaie, constata ma mère. Alfred aurait été dans son élément.

Nous pénétrâmes dans le petit salon du roi et je fus incapable de masquer ma consternation.

— Harry était dans le vrai en affirmant qu'il avait cru au largage d'une bombe.

L'eau qui s'était déversée de la canalisation explosée avait détruit le quart du plafond ornemental en stuc. De gros morceaux de plâtre avaient été balayés dans un coin et quelqu'un avait tenté de préserver la tapisserie d'Aubusson en l'éloignant de la gadoue qui couvrait encore la moitié du plancher.

Même si le reste du plafond était intact, l'eau avait imprégné les motifs en stuc, y laissant d'affreux anneaux brunâtres. Le désastre requérait un immense travail de restauration, dont le coût exigerait plus que la vente d'un ou deux tableaux.

— Tu as raison, admit ma mère. Je pense qu'Alfred serait un peu dépassé par les événements. (*Elle désigna le renflement d'une bâche qui dépassait du trou béant au-dessus de nos têtes.*) Qu'est-ce qu'il y a, là-haut ?

— Aucune idée, répondit Rupert. Une autre chambre à coucher, je suppose.

— Cela fait combien de temps que l'eau s'écoule ? demandai-je.

— Harry m'a réveillé quand il a entendu le « bang ». J'ai passé la plupart de la nuit à éponger les dommages.

— Bon sang, qu'est-ce que vous allez faire avec cette belle tapisserie ? s'enquit ma mère.

— On la sortira de là avec un tracteur, répondit Rupert en désignant un lourd rideau de velours. Derrière cette tenture, il y a une porte qui conduit à un autre passage ouvrant sur la cour Tudor. Elle avait été percée pour que le roi puisse s'éclipser discrètement si l'envie lui en prenait.

Je reportai mon attention sur le petit salon du roi. C'était une jolie pièce qui offrait toutes les caractéristiques attendues de ses origines Tudor. Le riche lambris de chêne en plis de serviette était décoré des symboles de la rose Tudor, du chardon et de la fleur de lys, à l'instar de la cheminée et de son manteau. Les fenêtres à la française comportaient les armoiries des Grenville ainsi que leur devise. Les meubles étaient peu nombreux, en revanche : une table escamotable, une causeuse, un tabouret de chêne et un lit à baldaquin privé de son matelas et de ses rideaux. Les dessins de Hollar se trouvaient d'un côté de la cheminée, assortis de petites plaques en or : « Wenceslaus Hollar 1601–1677 », et une série de miniatures était accro-

chée de l'autre côté, mais la place d'honneur revenait à la toile de Dobson. C'était un beau tableau et je comprenais bien pourquoi Edith refusait de le vendre.

Il montrait trois hommes en tenue de cavalier assis à une table escamotable. Occupés à boire un pichet de vin, ils levaient leurs verres pour porter un toast. Un caniche blanc se tenait sagement au pied d'un cavalier.

— C'est mon ancêtre avec le prince Rupert du Rhin et son frère, le prince Maurice.

— Le fameux Maurice qui possède le fauteuil hanté du *Hare & Hounds* ? s'enquit ma mère.

— C'est ce qu'on nous fait croire, répondit Rupert.

— Vous avez donc été nommé en l'honneur du prince Rupert du Rhin ? demandai-je.

— Oui. Tout comme le frère de ma mère, le treizième comte.

Ma mère frissonna.

— J'ai l'impression que quelqu'un vient de marcher sur ma tombe. Ça me rappelle la pierre tombale que j'ai vue une fois. Qu'est-ce qu'ils disaient, déjà, les vers gravés dessus...

« Arrête-toi, voyageur, et jette un œil,

Comme tu es aujourd'hui, tel j'ai été un jour,

Prépare-toi à temps, ne tarde pas

Car la jeunesse et le temps fileront ! »

— C'est joyeux, constatai-je.

Ma mère examina le tableau.

— Pourquoi ce caniche ?

— C'est Gamin, déclara Rupert. Il appartenait au prince Rupert qui l'emmenait partout. Même au combat. En fait, les Parlementariens le considéraient comme le compagnon du prince Rupert.

— J'aime bien cette idée, admis-je.

— Il y avait des tas de gens superstitieux au XVII^e siècle, poursuivit Rupert. N'importe qui pouvait répandre la rumeur qui lui chantait et être cru. Nous avons conservé plusieurs

opuscules originaux datant de cette époque, pour prévenir les gens du coin que la *New Model Army* de Cromwell allait empaler leurs bébés sur des broches et transformer leur mère en serpent.

Ma mère réfléchit un moment.

— Qu'est-il arrivé au chien ?

— Malheureusement, Gamin a été tué d'un coup de fusil tiré par une Tête-Ronde¹, répondit Rupert. Comme Harry a dû vous le répéter un nombre incalculable de fois, les Royalistes ont trouvé refuge ici, pendant leur retraite.

— Je suis étonnée que l'armée de Cromwell n'ait pas brûlé le manoir en les pourchassant, constatai-je.

— Nous avons été assez habiles pour ce qui était de changer de camp, répliqua Rupert avec ironie. Selon la légende familiale, la fortune des Honeychurch et le manoir furent sauvés par la vivacité d'esprit de l'intendant du domaine et du garennier. Ils ont caché tout, absolument tout ce qui pouvait suggérer des sympathies royalistes – les outils pour frapper la monnaie et, à ce qu'on raconte aussi, les pièces d'argent.

— Attendez ! s'écria ma mère qui griffonnait furieusement sur ses Post-it. On connaît le nom de cet intendant et du garennier ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Rupert.

— Ne vous inquiétez pas, déclara ma mère, rayonnante. Je le découvrirai.

— Si ça vous intéresse vraiment, reprit Rupert, vous devriez parler à Piers, le frère de Lavinia. Il est président de la Société locale sur la Première Révolution anglaise.

— Je pourrais faire ça, en effet, admit ma mère. Oh... je voulais vous demander, à propos de chiens : comment se

1. Le surnom de Têtes-Rondes avait été donné aux partisans de Cromwell – les Parlementariens – pendant la Première Révolution anglaise tandis que celui de Cavaliers affublait leurs ennemis royalistes. (NdT)

porte votre setter anglais ? Je ne le vois plus beaucoup dans les parages, ces jours-ci.

À ces mots, le visage de Rupert s'adoucit.

— Ce pauvre vieux Cromwell... Il est sourd comme un pot, maintenant, et perclus d'arthrite. Il passe ses journées à dormir devant le feu de cheminée de la bibliothèque, précisa-t-il en souriant. Merci de vous en préoccuper, Iris.

Ma mère rosit de plaisir.

— Et comment se porte Lady Lavinia ?

— Aucune idée.

— Vraiment ? Vous n'en avez pas la moindre idée ?

Ma mère me lança un regard entendu et prononça quelques mots inintelligibles. Faute de deviner ce qu'elle essayait de me faire comprendre, je préfèrai l'ignorer.

— Puis-je jeter un coup d'œil sur les dessins de Hollar ?

— Ce n'est pas la raison de votre présence ici ? répliqua Rupert.

Les dessins topographiques n'étaient pas ma spécialité, mais je savais deux ou trois choses dessus et trouvais fascinant d'observer comment les artistes étaient chargés d'enregistrer visuellement les terres et les domaines, des siècles avant l'invention de la photographie.

Les dessins, qui représentaient un manoir de Honeychurch tout jeune, avaient été effectués à la craie rouge, noire et blanche ainsi qu'à l'encre noire. Ils montraient deux vues différentes de la bâtisse principale et du parc environnant, lesquels ne présentaient pas la moindre ressemblance avec le manoir tel que nous le connaissions à présent. Pas de fronton palladien, d'aile géorgienne ou d'ajout victorien.

À droite du manoir, en haut d'un tertre, se dressait une solide bâtisse de deux étages, à demi fortifiée, avec une coursive en son sommet, qui côtoyait un chêne immense. Non loin de là s'élevait une butte rebondie parsemée de terriers, avec des lapins gambadant tout autour. C'était absolument charmant.

Ma mère me rejoignit.

— Quel est ce drôle de petit bâtiment sur la colline à côté du manoir ? Je ne le reconnais pas.

— C'était le Pavillon de la garenne, répondit Rupert. Quand l'armée de Cromwell est passée par ici, ils l'ont brûlé. Seul le chêne a survécu. Le cottage de Jane a été bâti sur son emplacement initial, dans les années 1800, pour servir de pavillon d'été.

— Le cottage de Jane ! s'exclama ma mère. Je n'aurais jamais deviné.

— Et maintenant, il est entouré d'arbres, constatai-je. Je me doutais bien que ce chêne était vieux de plusieurs siècles. Son tronc est énorme.

— Et qui était donc cette Jane, dont le nom a servi à baptiser le cottage ? demanda ma mère en brandissant un nouveau Post-it.

— Je n'en ai vraiment aucune idée, Iris, répondit Rupert, l'air exaspéré. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais vous laisser... Oh, et quand vous verrez Eric, vous pourriez peut-être lui prêter main-forte pour déplacer cette tapisserie.

Sur quoi, il quitta la pièce.

— Il me semble que j'ai agacé monsieur le comte avec toutes mes questions, fit ma mère.

— Je pense que c'est la question sur Lavinia qui a produit cet effet-là. Qu'est-ce que tu essayais de me dire ?

— C'est vrai !

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Ce qu'on raconte sur les classes supérieures, qui préfèrent leurs chiens à leurs épouses, répondit-elle. Tu n'as pas vu comme son expression est devenue tendre quand il a parlé de Cromwell ?

— Tu es incorrigible, m'esclaffai-je. Allez viens, maman, prends ces trucs.

Je lui tendis les couvertures matelassées et la guidai vers

la table escamotable. Une fois que j'aurais retiré les dessins du mur, nous les envelopperions et je les emporterais dans mon nouvel atelier.

Je déposai mon sac à instruments par terre et en tirai une paire de gants de coton blanc.

Puis je m'attaquai au premier dessin de Hollar. Il était vraiment joli, si bien que la perspective de le mettre aux enchères m'attrista. J'avais coutume d'assister à ce genre de scénario : des propriétaires de demeures d'époque vendant leurs possessions aux enchères dans le but de maintenir leur demeure à flot. Ça ne m'avait jamais émue. Mais à présent, si, au contraire.

Quand j'étais venue dans le Devon pour la première fois, j'avais été impatiente de regagner Londres et la civilisation. Mais alors que les semaines étaient devenues des mois, je m'étais rendu compte que je l'avais désormais dans la peau, ce domaine campagnard vieux de six cents ans. J'avais développé un féroce instinct protecteur à l'égard du manoir de Honeychurch et de tout ce qui le concernait.

J'attrapai un tabouret, le plaçai sous la toile et ôtai mes chaussures.

— Prends garde à ne pas glisser avec ces chaussettes, me prévint ma mère. Tu sais que tu peux être une sacrée miss Catastrophe.

Je soulevai délicatement le cadre du mur de quelques centimètres, afin de voir la chaînette derrière. Il aurait dû être aisé à déplacer. Pourtant, sans que je comprenne pourquoi, la chaîne restait coincée.

— Minitorche, s'il te plaît, ordonnai-je.

Ma mère plongea dans mon sac de toile.

— Minitorche.

Pressant ma joue contre le mur, je maintins le cadre d'une main et la torche dans l'autre. Évidemment, je découvris une petite bosse saillant du lambris en plis de serviette.

Je rendis la lampe à ma mère.

— Tournevis, s'il te plaît.

— Tournevis, docteur.

— Il faut juste que je voie ce que c'est que ce truc.

Doucement, je glissai le tournevis derrière le cadre et donnai un petit coup sur la bosse.

— C'est chouette de pouvoir vendre une peinture pour des milliers de livres... Oh ! s'interrompit ma mère en poussant un cri de surprise. Oh ! Kat, regarde ! (*À gauche de la cheminée, une partie du lambris en plis de serviette s'était déboîtée du mur.*) Le lambris ! Je parie que c'est un placard secret ou quelque chose du genre. (*En quelques pas rapides, elle ouvrit le panneau.*) Oui ! J'avais raison ! C'est bien ça. Viens voir.

Ensemble, nous plongeâmes le regard dans une petite alcôve, basse de plafond, qui ne devait pas faire plus d'un mètre cinquante de large, sur un mètre vingt de hauteur et de profondeur. Une plinthe courait en bas du lambris. Trois étagères de livres ornaient le mur du fond.

— Tu penses qu'il s'agit d'une de ces planques pour les vilains prêtres ? demanda ma mère.

— Les prêtres catholiques qui fuyaient les persécutions, tu veux dire ? Je pense que oui. Personne n'aurait jamais pu deviner l'emplacement de cette planque.

— Il fallait être très petit, presque roulé en boule, constata ma mère. Je n'aurais pas aimé me retrouver coincée là-dedans pendant des journées entières. Mais pourquoi ces rayonnages ?

Je désignai un livre isolé, qui gisait dans un coin, ouvert, couverture sur le dessus. L'ouvrage était recouvert d'un papier rouge brillant, décoré de légumes, et jouxtait un sac de maille d'un blanc crasseux.

— Peut-être pour... soutenir des livres ?

Ma mère s'était faite très silencieuse, tout à coup.

— Oh !

— Je déteste qu'on laisse un livre dans cette position, repris-je.

Mais comme j'avançai d'un pas vers le rebord pour ramasser le volume, ma mère passa à l'action.

— Arrête ! s'écria-t-elle en me repoussant d'un coup d'épaule brutal.

Je perdis l'équilibre et tendis les deux mains pour amortir ma chute, ce qui ne m'empêcha pas de tomber lourdement contre l'étagère du haut.

Il y eut un souffle d'air, puis je sentis que je tombais, tombais, une douleur aiguë, un choc assourdissant et... le noir total.